

102 : Pour Sylvie Brunel

Le courrier de Cassandre n°102 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 10.10.09 par les cafés-géo

Sylvie Brunel, géographe, juriste, économiste, journaliste, écrivain, humanitaire, éleveuse de chevaux et ex-femme de ministre, parmi quelques autres titres comme professeur à la Sorbonne et mère de famille nombreuse, défraie l'actualité. Avant tout, saluons la palette de cette femme d'exception, dont beaucoup d'universitaires patentés, jeunes ou vieux, encroûtés ou pas dans leur « spécialité », auraient des raisons d'être jaloux. Mais une formation éclectique et des pratiques reconnues ne suffisent pas pour faire le portrait d'une personne, et je ne m'y risquerai pas.

En quoi ce qui lui arrive en octobre 2009 intéresse-t-il la géographie, me demande-t-on ? Cela relèverait de la sociologie tout au plus. Pour un peu, on dirait du fait divers ne méritant même pas d'être repris dans *Gala* (et non *Gaïa*). Que cela n'illustre en rien cette brave géographie qu'on nous sert *ad nauseam* à l'école et qui fait que chaque élève en fin de terminale déteste le temps passé à l'apprendre, c'est certain. Mais qu'il s'agisse de géographie au sens noble du terme, c'est-à-dire de la connaissance scientifique des facettes qui constituent « l'humain », c'est une évidence !

Je ne connais pas Sylvie Brunel, ou si peu. D'ailleurs, connaître, qu'est-ce ? Quand elle écrit qu'après avoir dormi trente ans auprès d'un homme et fait trois enfants avec lui elle ne le connaît pas très bien, combien faut-il de rencontres anodines pour prétendre connaître quelqu'un ? Que dire alors lorsqu'on ne connaît une collègue que pour s'être livré à l'étrange et répugnant exercice qui s'appelle « faire la bise », par lequel les hypocrites que nous sommes tous devenus acceptent de se rencontrer au risque d'échange de virus ? La bise est un substitut malsain au sexisme. Pas plus qu'un homme, aucune femme respectable ne devrait biser. D'ailleurs, dans l'université, sauf cas particulier, un homme ne bise pas un homme. Il y a d'autres moyens pour faire savoir ce qu'on veut dire à un adulte consentant. Et ces pratiques, qu'on le veuille ou non, intéressent autant le géographe qu'elles devraient intriguer le moindre ethnologue.

Ça, c'est le principe. Dans la réalité, il en est autrement. La vie sociale -donc universitaire, donc politique... - est faite d'accommodements, disait le Tartufe, d'entre-deux, de non-dits, de frôlements, de bises en l'air (mouac-mouac) et d'autres manières obliques d'apaiser l'affrontement avec l'autre, pour éviter qu'il ne vous tape dessus (il tape quand même, mais par derrière). Bon, stop ! Cassandre n'est pas là pour parler des géographes en général, mais de Sylvie Brunel en particulier.

Voilà une géographe qui s'expose et qui, ce faisant pose à tous une question générale. Elle aime ça, soit, même quand elle dit le contraire. Et alors ? Elle me rappelle Alice Saunier-Seïté, du temps où nous faisions les quatre cents coups (allons, cent cinquante !) au Syndicat national des chercheurs scientifiques, dans les années 1962-63 et suivantes. Alice voulait devenir chef, elle le devint (39 200 occurrences sur Google). « *Quo non ascendet ?* », avais-je griffonné au dos d'une carte postale du mont Blanc, lorsqu'elle devint ministre. Comme à son habitude, elle avait répondu par un sourire et un clin d'œil malicieux. Mises à part ses jambes, ses jupes (très) courtes, la décapotable rouge dont elle s'extrait avec une grâce féline dont

les fonctionnaires de l'université de Brest, lorsqu'elle était doyen, ont encore le regard embrumé, elle avait un charme, une autorité, une compétence et un sens du service public pour l'université bien au-dessus de la moyenne. Indépendamment de ses idées. L'académie avait fini par lui ouvrir ses portes, dans les sciences morales (sic) et politiques. Elle n'en était pas moins géographe et même membre de la Société des explorateurs ! Et c'était bien avant l'an 2000 ! Arrêtons ! Je ne suis pas ici pour parler d'Alice, mais de Sylvie (63 700 occurrences sur Google, et c'est pas fini !).

Si l'on veut être distingué, il faut porter sur soi des signes distinctifs : regardez les duettistes Finkielmann et Gluckenskraut ! Comme ces saltimbanques, Sylvie use de sa chevelure. Elle déploie au sommet de sa personne une auréole de bouclettes soigneusement disposées, peut-être héritée de réminiscences solaires. Ces exhibitions capillaires posent une question : pourquoi une géographe ne se permettrait-elle pas ce que se permet un philosophe ?

« Femme de l'année » en 1991, à 31 ans, prix Pégase en 2009 pour son roman prémonitoire *Cavalcades et dérobades*, professeur de géographie à la Sorbonne entre autres activités, sa biographie sur *Wikipédia* est déjà à jour le 9 octobre 2009, y compris ce que publie *l'Express* du 8 octobre de son nouveau roman, *Manuel de guérilla à l'usage des femmes* (trahies, larguées et mûres), alors que le livre ne paraîtra que le 14 octobre. Cassandra écrit ceci le 9. Il existe donc, même en géographie, un art du faire-savoir.

Bien entendu, qui se prête à la réception de lauriers doit savoir tendre l'échine aux volées de bois vert. Quand on joue avec constance de la séduction, il faut s'attendre à des rebuffades. Telle est la rançon de la gloire et de l'exposition au public. Heureusement pour Sylvie, son aventure médiatique tombe au même moment que les turpitudes prêtées au ministre Mitterrand, au cinéaste Polanski et que les inventions d'un président en retraite. Il s'agit dans les trois cas de sexe et de sentiment. On ne s'intéressera bientôt plus qu'aux deux premiers. Sylvie sort grandie de la conjonction temporelle. Parce qu'elle pose des questions qui dépassent largement le cercle étroit des médias.

Car c'est d'un problème géo-socio-démo-psycho-historique dont elle nous entretient ! Elle parle pour plusieurs pays, pour plusieurs générations, pour plusieurs types de relations sociales, de classes sociales, de lieux et tutti quanti ! Et ce ne serait pas de la géographie, d'évoquer ces questions-là ? Mais quelle étroitesse d'esprit !

Femme libre - et non pas libérée -, droite, naïve peut-être (mais qui peut se vanter de ne l'être pas, à l'exception des politiques professionnels et des ambitieux de tout poil ?), Sylvie témoigne, hors de la discipline qu'elle enseigne, pour une condition humaine qui concerne chacun de nous. Y compris ses collègues. Avec les aventures « guerrillères » de Sylvie Brunel, - et quand bien même elle en dirait moins que ce qu'elle annonce, attendons de lire le livre -, il est donné à chaque géographe de percevoir combien la séparation entre vie privée et vie publique est artificielle.

Cette manie de traiter l'humain en morceaux dérive d'une idéologie scientiste de la fragmentation, qui divise à l'infini l'étude d'un être vivant sous prétexte de caractérisation des questions à résoudre. Les « disciplines » analytiques sont à l'opposé de la complexité, le saucissonnage des sciences sociales à l'opposé de ce qui constitue l'être humain. Sylvie Brunel nous rappelle cette évidence oubliée. Quelles que soient les discussions qui peuvent naître de ce qu'elle nous expose, commençons par lui dire notre respect. Et remercions-la aussi de nous contraindre à réfléchir en nous mettant mal à l'aise.

Cassandre